

(p. 318)

- Pelléas et Mélisande *ne va-t-il pas être prochainement représenté dans plusieurs villes étrangères où il était encore ignoré ?*

- Je ne puis rien vous dire de précis à ce sujet, je n'en sais absolument rien ; et puis, pour moi, l'intérêt n'est pas là. Il est dans la musique, dans celle qu'on fait, dans celle qu'on aime ! Je l'aime passionnément, moi, et c'est par amour pour elle que je m'efforce de la dégager de certaines traditions stériles qui l'engoncent. C'est un art libre, jaillissant, un art de plein air, un art à la mesure des éléments, du vent, du ciel, de la mer ! Il ne faut pas en faire un art fermé, scolaire. Évidemment, c'est très joli, l'écriture, le métier, je m'en suis moi-même enthousiasmé, autrefois ; mais j'ai beaucoup réfléchi, et cette écriture même gagnerait à être simplifiée, les moyens d'expression plus directs. Ne croyez pas qu'en disant cela, je veuille me placer en chef d'école ou en réformateur ! Je tâche seulement d'exprimer le plus sincèrement que je puis les sensations et les sentiments que j'éprouve ; le reste m'importe peu ! On m'a prêté je ne sais quelle attitude que je n'ai jamais eue vis-à-vis des maîtres, et l'on m'a fait dire sur Wagner, sur Beethoven, des choses que je n'ai jamais dites. J'admire Beethoven et Wagner, mais je me refuse à les admirer en bloc parce qu'on m'a dit que c'étaient des maîtres ! Ça jamais ! De nos jours, à mon avis, on prend à l'égard des maîtres des façons de domestiques fort déplaisantes ; je veux avoir la liberté de dire qu'une page ennuyeuse m'ennuie quel que soit son auteur. Mais je n'ai nulle théorie, nulle prévention. J'essaie d'être un homme sincère, dans mon art et dans mes opinions, voilà tout. Seulement, j'estime qu'il y a dans l'art une aristocratie qu'il ne faut pas compromettre. C'est pourquoi je souhaite peu le gros succès, la notoriété tapageuse. Encore une fois, je ne suis pas l'homme de ma légende, je n'aime que le silence, la paix, le travail, l'isolement, et tout ce que l'on peut dire de ma musique m'est complètement égal. Je ne prétends point qu'on l'imite, ni qu'elle exerce une influence quelconque sur qui que ce soit. Je tiens à rester indépendant ; je fais mon œuvre comme je dois, comme je puis, voilà tout ce que je peux vous dire.

(p. 325)

Qui connaîtra le secret de la composition musicale ? Le bruit de la mer, la courbe d'un horizon, le vent dans les feuilles, le cri d'un oiseau déposent en nous de multiples impressions. Et, tout à coup, sans que l'on y consente le moins du monde, l'un de ces souvenirs se répand hors de nous et s'exprime en langage musical. Il porte en lui-même son harmonie. Quelque effort que l'on fasse, on n'en pourra trouver de plus juste, ni de plus sincère. Seulement ainsi, un cœur destiné à la musique fait les plus belles découvertes.

Si je vous parle ainsi, ce n'est pas pour vous proposer l'opulent étalage d'une morale artistique, mais pour vous prouver justement que je n'en ai pas. J'abomine les doctrines et leurs impertinences.

C'est pourquoi je veux écrire mon songe musical avec le plus complet détachement de moi-même. Je veux chanter mon paysage intérieur avec la candeur naïve de l'enfance.

Sans doute, cette innocente grammaire d'art ne va pas sans heurts. Elle choquera toujours les partisans de l'artifice et du mensonge. Je le prévois et m'en réjouis. Je ne ferai rien pour me créer des adversaires. Mais je ne ferai, non plus rien, pour convertir mes inimitiés en amitiés. Il faut s'efforcer d'être un grand artiste pour soi-même et non pour les autres. Je veux oser être moi-même et souffrir pour ma vérité. Ceux qui ressentent à ma façon ne m'en aimeront que davantage. Les autres m'éviteront, me haïront. Je ne ferai rien pour me les concilier.

En vérité, le jour lointain - il faut espérer que ce sera le plus tard possible - où je ne susciterai plus de querelles, je me le reprocherai amèrement. Dans ces œuvres dernières, dominera nécessairement la détestable hypocrisie qui m'aura permis de contenter tous les hommes.

(p. 289)

— À ce moment de la conversation, je rappelle à M. Debussy ses succès du Conservatoire, son grand prix de Rome, remporté par lui en 1883 avec sa cantate *L'enfant prodigue*.

- Vieux souvenirs, me dit-il, et dont je ne m'enorgueillis pas. S'il y a quelque chose que je trouve inutile et même nuisible au Conservatoire, c'est la forme par laquelle on y récompense les élèves.

La forme du concours me paraît déplorable. Quelqu'un travaille bien. C'est un très bon élève. Le jour du concours il est mal disposé et il ne réussit pas.

Je ne connais rien de plus absurde que le concours. Il y a des gens qui n'ont, au Conservatoire, obtenu aucun prix, aucun accessit et qui sont devenus d'excellents, de parfaits musiciens.

Pour moi la vérité est qu'il faut sortir du Conservatoire le plus tôt possible, pour chercher et trouver son individualité.

L'État a institué des concours partout, dans toutes les professions. Nous formons de plus en plus des bêtes à concours. Dans toutes les professions j'estime que la méthode est mauvaise, mais dans le domaine de l'art, j'affirme que le concours est chose absolument nuisible.

C'est vous dire que je suis hostile à la fameuse tradition du Prix de Rome. On s'adresse là encore à la partie la moins intéressante de l'homme, à sa vanité. Et puis, le Prix de Rome ne sert absolument à rien.

On fait faire des choses aux logistes qu'on ne fera plus jamais dans sa carrière de musicien.

Enfin, il demeure, ce Prix de Rome. Qu'on en tire donc de meilleurs avantages que ceux obtenus jusqu'à présent, qu'on laisse plus de liberté aux musiciens dans leurs envois de Rome. Qu'on ne leur impose pas de thèmes !

Je vous ai confié toute ma pensée, sans détours.

Ce comité où je vais entrer n'est peut-être pas une mauvaise chose, mais il y a l'atmosphère de cette vieille maison qui s'appelle le Conservatoire et qui ne laisse pas pénétrer le moindre vent de réforme...

- *Mais à ce comité, Maître, vous défendrez les idées que vous venez de m'exposer ?*
- Je vous dis tout cela ici. Eh bien ! je vous l'assure, je serai incapable de le redire au Conservatoire.

Il faudrait une autorité que je n'ai pas, des moyens d'élocution que je n'ai pas non plus. Je ne saurai peut-être pas défendre mes idées.

Comme ceux qui ont beaucoup d'idées, je n'aime pas la contradiction.

Avant de prendre congé de M. Debussy, je l'interroge sur ses travaux personnels, sur ses prochaines œuvres, il me répond en quelques mots :

- J'ai mis douze ans pour faire *Pelléas et Mélisande*. C'est vous dire que je ne travaille pas vite. Voyez-vous, on écrit toujours trop, et on ne pense jamais assez.

